

On nous communique une lettre de M. Tartoïs, maître de forges, contenant des détails intéressants sur les procédés d'exploitation du fer dans les temps anciens. Ce document, où sont examinés divers points du département, est arrivé trop tard pour être joint à la note historique sur le même sujet publiée par M. Quantin. Mais elle lui servira de complément et tiendra sa place dans l'Annuaire par les curieux détails dont elle est remplie.

MONSIEUR,

Sous le rapport métallurgique et minéralogique le département de l'Yonne est regardé comme un des plus pauvres de France; à peine renferme-t-il deux hauts-fourneaux, cela est vrai, mais une grande partie de son sol est recouverte de débris tels que les grandes usines de nos jours auront de la peine à en produire autant d'ici à plusieurs siècles. Vous voyez déjà que je parle des ferriers.

Ces ferriers ou débris d'anciennes forges, qui produisaient le fer sans le secours des hauts-fourneaux, des machines et autres inventions nouvelles, se trouvent généralement dans les bois qui dominent les collines crayeuses, là où une argile rougeâtre est superposée à la craie. Cette argile était tout-à-la-fois le sol végétal de la forêt et la terre qui renfermait le minerai : les forêts sont restées, l'argile leur sert encore de base; le travail de l'homme seul a disparu, mais en laissant des traces ineffaçables.

Ces travaux, qui remontent à une époque que je ne saurais préciser, ont eu un développement immense; ils se sont poursuivis à travers une longue suite de siècles.

Les hommes qui les exécutaient étaient placés loin des cours d'eau sur les montagnes au milieu des forêts, ils n'avaient que le secours de leurs bras. C'était la lignée maudite forgeant le fer et que l'on retrouve partout vivant à part : dans les montagnes du Hurtz en Suède, en Norwège, en France. C'est toujours la même famille allumant ses grands feux autour desquels elle racontait ses légendes; chacun de ses membres a droit à l'accolade fraternelle, et ce signe de reconnaissance existe encore aujourd'hui (1).

(1) Les anciens forgerons ne formaient qu'une seule famille; cette famille se composait des forgerons, des charbonniers, et des bûcherons. Ils s'appellent

Pour donner une idée de l'importance de ces ferriers et des travaux qui les ont produits, je ne citerai qu'un fait :

Si, au sortir d'Aillant, on suit la route qui mène aux Ormes, on rencontre bientôt une montée rapide appelée le *puits avril* ; après avoir dépassé le sommet de la montée, on entre dans les bois ; avant d'entrer dans les bois et sur la droite un chemin de quelques centaines de pas de longueur conduit à des amas de ferriers. Un ou deux de ces amas ont été ouverts et servent depuis assez longtemps à l'empierrement de la route. A côté des amas en exploitation, on en rencontre beaucoup d'autres couverts de bois, et, marchant toujours sur le sommet de la colline, on les suit presque sans interruption jusques vis-à-vis la Rue Neuve (hameau de Villiers-sur-Tholon). La route formée avec les ferriers a au moins 5 lieues de long : soit 20,000 mètres. La largeur de l'empierrement est de quatre mètres ; son épaisseur de 0,33 ; le cube de ces cinq lieues donnera donc 26,666. Chacun de ces mètres pèse 4000 kil., l'empierrement des cinq lieues pèse donc 106,664,000. Or, comme 100 kil. de ferrier contiennent 50 kil. de fer, les cinq lieues en contiendront 53,332,000 kil. Les hommes qui ont produit ces laitiers ou scories travaillaient fort mal, cela est possible. Mais il retiraient au moins la moitié du fer contenu dans le minerai qu'ils exploitaient. Ainsi, quand ils ont perdu dans les scories 53,000,000 kilos de fer ; ils ont dû en sortir de leur forge pareille quantité. Mais quel temps ont dû passer à ce travail des hommes qui n'avaient que leurs bras pour machine ? Une forge française, pourvue d'un marteau, mue par une chute d'eau, ne fait pas au-delà de 250,000 kil. par an : pour faire 50,000,000 elle aurait mis 200 ans ; une forge à bras fera 7 fois moins qu'une forge au marteau : pour produire cette même quantité elle mettra donc 1400 ans. Or, comme les forges à bras ont cessé vers l'an 1800, les hommes qui ont produit les ferriers, travaillaient donc du temps des empereurs romains.

Et que l'on ne croie pas que sous les empereurs romains les Gaulois fussent inhabiles dans l'art des forges. César était venu faire le siège de Vannes : ses vaisseaux, accoutumés à la Méditerranée, ne pouvaient résister à la violence des vagues, les cables se brisaient à chaque instant, tandis que les vaisseaux des Venètes, restaient fermes

encore consins—cousins de la gueule noire. Ces gens primitifs, virent avec peine venir les réformateurs, et quand on établit les hauts fourneaux, les ouvriers de ces hauts fourneaux ne furent point reçus parmi les consins. Il en est encore de même aujourd'hui.

sur leurs ancrés : et la raison, *Anchoræ pro funibus ferreis catenis re-vinctæ* (de bello Gallico, lib. 3).

On pourrait encore démontrer, d'une autre manière, que les ferriers remontent à une époque fort reculée; ils ont été produits là où on les trouve avec les bois qui les environnent. Combien eut-il fallu d'années pour donner à toute cette quantité de bois le temps de croître ?

J'ai raisonné dans la supposition où il n'y aurait eu qu'une seule forge, cela est vrai ; mais, aussi, je n'ai parlé que d'une petite partie des ferriers trouvés sur un seul point ; et l'on sait qu'on les rencontre à chaque pas. Si l'on parcourt seulement les bois qui se trouvent au couchant de la petite rivière du Tholon, on verra que les bois de la Ferté, Sommecaise, Tannerre, Mézilles, contiennent des amas aussi considérables que ceux du Puits-Avril. A Tannerre, existe encore une petite forge ; son existence se rattache peut-être à celles qui remontaient au-delà des temps mérovingiens.

Pour toutes ces masses de fer produites, où était le minerai ? sur place, là où pousse le bois, là où sont les ferriers. Les ferriers sont disséminés dans toute l'étendue des forêts; les forgerons changeaient de place à mesure que le bois et le minerai étaient épuisés. A l'époque où ils ont été produits, les hommes ne faisaient pas voyager les éléments du travail ; ils se transportaient eux-mêmes aux lieux où ces éléments étaient réunis.

Le sol des forêts qui renferme les ferriers est, en grande partie, formé d'une argile rougeâtre, ferrugineuse, et qui, très probablement, renfermait le minerai de fer. Le minerai était à la surface, on l'exploitait en enlevant la couche de terre végétale ; et, ce qui semblerait le prouver, c'est que les ferriers les plus considérables bordent de grandes landes où le bois n'a pas repoussé. Sur ces landes appelées usages, existent aujourd'hui des tuileries.

Dans la vallée du Tholon il existe un monticule isolé, comme un témoin de la formation de la vallée ; sa base est crayeuse, son sommet est formé d'une argile rougeâtre et dans cette argile on trouve un grand nombre de petites fouilles semblables à celles que font aujourd'hui les ouvriers qui recherchent la mine ; la tradition du pays dit qu'elles ont été faites pour des recherches de mines ; dans les terres qui ont été remuées, on trouve encore de bons et beaux échantillons de minerai de fer.

Les forges qui ont produit les laitiers appartenaient à la première époque de la fabrication du fer. Alors on se bornait à exposer le minerai à l'action de la chaleur, et, sans autre opération, on obtenait du fer ; mais quelle quantité de combustibles et de minerai consommait-

on ? la nature des ferriers, qu'en terme du métier on appelle *scories*, ne laisse aucun doute sur le mode de travail qui les a produit.

Plus tard on songea à économiser le bois et le minerai ; on inventa le haut-fourneau. Pour le souffler il fallut le secours des machines et de l'eau. Eh bien, les mêmes bois où nous avons trouvé les ferriers nous montrent encore les traces des hauts-fourneaux.

Près de St.-Romain, si, en sortant du bois, on descend dans la vallée du Vrin, au hameau des Boûrderons, on trouve des traces de forges, mais ici ce ne sont plus des scories des ferriers, ce sont des laitiers, de ces résidus plus pauvres en fer qui appartiennent à la seconde époque : ce sont des résidus d'un haut fourneau qui a existé en ce lieu.

A ces preuves matérielles de l'existence de forges dans le département de l'Yonne, nous pourrions, pour ce que nous appelons la seconde époque, joindre à l'appui des preuves écrites. Et spécialement pour le pays qui fait l'objet de notre examen, des actes de 1487 et 1515, où il s'agit de forges à fer et à acier (1).

Ces preuves écrites et matérielles, bonnes pour le point que j'ai choisi, sont applicables à beaucoup d'autres localités du département : en les faisant connaître, ce serait éclairer une partie encore très obscure de l'histoire industrielle du pays.

Agréé, etc.

TARTOIS.

(1) Voir la note sur les ferriers.

